

**STUDIO CANAL**

photos et dossier de presse téléchargeables sur [www.studiocanal.com](http://www.studiocanal.com)

STUDIO CANAL



SÉLECTION OFFICIELLE  
**COMPÉTITION**  
FESTIVAL DE CANNES

**HORS-LA-LOI**



SÉLECTION OFFICIELLE  
**COMPÉTITION**  
FESTIVAL DE CANNES

Jean Bréhat et Rachid Bouchareb présentent

JAMEL DEBBOUZE ROSCHDY ZEM SAMI BOUAJILA

# HORS-LA-LOI

UN FILM DE RACHID BOUCHARÉB

Sortie le 22 septembre 2010

Durée : XX

DISTRIBUTION  
**STUDIOCANAL**

À Paris :  
1, place du Spectacle  
92863 Issy-les-Moulineaux Cedex 9  
Tél. : 01 71 35 08 85  
Fax : 01 71 35 11 88

À Cannes :  
StudioCanal  
21, rue des Frères Pradignac  
06400 Cannes  
Tél. : 04 93 39 54 72 / 04 93 39 52 76  
Fax : 04 93 39 56 52

PRESSE  
**ABSOLUMENT**  
Francois Guerrar - Mélody Benistant

À Paris :  
12, rue Lamartine  
75009 Paris  
Tél. : 01 43 59 48 02  
guerrar@club-internet.fr

À Cannes :



Chassés de leur terre algérienne, trois frères et leur mère sont séparés. Messaoud s'engage en Indochine. A Paris, Abdelkader prend la tête du mouvement pour l'Indépendance de l'Algérie et Saïd fait fortune dans les bouges et les clubs de boxe de Pigalle. Leur destin, scellé autour de l'amour d'une mère, se mêlera inexorablement à celui d'une nation en lutte pour sa liberté.

# SYNOPSIS



# L'ALGÉRIE FRANÇAISE

## 132 ans de colonisation

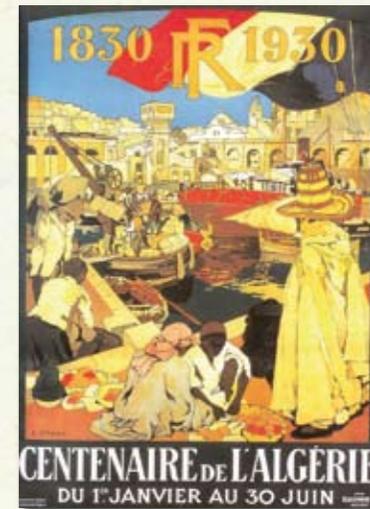
Occupée par les troupes françaises à partir de 1830, l'Algérie devient en 1848 un département français. Malgré la résistance qu'ils mènent depuis des années, musulmans et juifs d'Algérie acquièrent alors de fait le statut de «sujets français». Le régime de «l'Indigénat» en fait des citoyens de «seconde zone» qui n'ont pas les mêmes droits que les Européens d'Algérie ou de métropole.

En 1870, le décret Crémieux accorde finalement aux juifs d'Algérie la pleine citoyenneté française. Au même moment, la perte de l'Alsace-Lorraine provoque l'afflux croissant de français en Algérie : leur nombre passe de 245.000 en 1872, à 500.000 en 1914. Jusqu'à 40% des meilleures terres cultivables sont progressivement saisies pour être distribuées aux colons à des prix très avantageux, chassant de leur terre et laissant dans la misère des centaines de milliers de petits paysans.

Malgré la crise agraire et des répressions cinglantes, la population «indigène» passe de 2.000.000 à 5.000.000 au cours de la même période. Ces chiffres cachent cependant une réalité plus complexe. Les recensements de l'époque permettent d'affirmer qu'entre 1866 et 1883 la moitié de la population va disparaître en raison de maladies, de la famine liée à l'exode, et de la répression de l'armée. Les Français d'Algérie et les autochtones vivent ensemble, mais ne se mélangent pas. Chaque communauté est régie par une législation différente : la ségrégation légale s'installe dans la durée.

Au début du XXe siècle, une élite d'intellectuels commence peu à peu à donner de la voix au mouvement indépendantiste à travers des manifestes, des publications et des formations politiques... Plusieurs organisations voient le jour comme l'Étoile Nord-Africaine (ENA) en 1926, puis le Parti du Peuple Algérien (PPA) ou les Oulémas et, après-guerre, le Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques (MTLD), puis le Mouvement National Algérien (MNA) présidé par Messali Hadj, mais aussi l'Union Populaire Algérienne (UPA) de Ferhat Abbas, devenu par la suite un leader du FLN. Tous revendiquent l'égalité des droits et la fin de «l'Indigénat».

Bien que 134.000 musulmans algériens aient participé à la Libération de la France aux côtés des 230.000 «Indigènes» et malgré l'abrogation officielle du statut d'«Indigénat» en 1945, rien ne change pour eux au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Entre 1946 et 1953, le mouvement indépendantiste va donc se radicaliser avant d'entrer dans une phase d'action violente à partir de 1954 avec le FLN et son bras armé l'ALN. La guerre de Libération pour les uns, les «événements d'Algérie» puis la «guerre d'Algérie» pour les autres, vont commencer...



«L'Algérie c'est la France !» Pierre Mendès France 1954

## LES ÉVÉNEMENTS

Des massacres de Sétif à la  
«Toussaint Rouge»

Le 8 mai 1945, dans la plupart des villes d'Algérie, des autochtones manifestent pour «l'indépendance de l'Algérie» : ils veulent plus de liberté politique, commémorent la fin du conflit et réclament la libération du dirigeant nationaliste Messali Hadj, déporté à Brazzaville le 25 avril 1945 après les incidents de Reibell.

Dans l'est algérien, à Sétif, ville du principal leader nationaliste Ferhat Abbas, et à Guelma, les manifestations sont réprimées par les armes et tournent à l'émeute. À Sétif, 7.000 à 8.000 personnes défilent en présence de nombreux nationalistes algériens lorsqu'un policier tire sur un jeune manifestant arborant un drapeau algérien. La manifestation dégénère, des Européens sont agressés, et l'intervention de la police et de l'armée fait de nombreux morts et blessés.



avait fait émerger le discours sur le «droit des peuples à disposer d'eux-mêmes», un principe repris par la Charte de l'Atlantique et la Conférence de San Francisco à l'origine de la création de l'ONU.

\* D'après Rachid Messli et Abbas Aroua, du Centre de recherche historique et de documentation sur l'Algérie.



Les jours suivants, la colère des manifestants se retourne contre les colons et les fermes isolées. De nombreux européens sont tués et massacrés. Les forces de police, de gendarmerie, l'armée et, à Guelma, la milice composée de civils européens, répriment de façon très brutale l'insurrection nationaliste. La répression dure pendant deux semaines environ. Elle est orchestrée depuis la France par le gouvernement du général de Gaulle et sur place, en Algérie, par le gouverneur général Chataigneau, le préfet de Constantine Lestrade Carbonnel, les sous-préfets (en particulier André Achiary à Guelma), le général Martin et le général Duval, commandant la Division Territoriale de Constantine.

Plusieurs facteurs permettent d'expliquer ces événements. La propagande nationaliste était d'abord à son apogée en Algérie depuis 1943, date la remise par Ferhat Abbas aux autorités françaises du *Manifeste du peuple algérien*, autour duquel se formèrent les Amis du Manifeste et de la Liberté (AML). Le projet insurrectionnel du Parti du Peuple Algérien (PPA) de Messali Hadj attendait quant à lui la fin de la guerre pour se mettre en œuvre. Or, les colons refusaient toutes les réformes et la crispation était à son comble. D'autant que de nombreux Algériens avaient participé à la guerre qui

<sup>1</sup> Le texte intégral du rapport Tubert a montré depuis que les autorités françaises de l'époque avaient tous les éléments d'informations nécessaires sur les «événements» pour apprécier la situation.

<sup>2</sup> Annie Rey-Goldzeiguer, *Aux origines de la guerre d'Algérie 1940-1945 : de Mers El-Kébir aux massacres du Nord-Constantinois*, éd. La Découverte, Paris, 2001.

«On voyait des cadavres partout, dans toutes les rues. La répression était aveugle ; c'était un grand massacre.» Kateb Yacine

La riposte est impitoyable et démesurée. L'armée française, légionnaires, tabors marocains et tirailleurs sénégalais confondus, ainsi que les milices de colons se livrent à une répression féroce. L'aviation et la marine sont utilisées contre les douars, ces campements nomades disposés en cercle qui permettent de garder les troupeaux... La terreur s'étend rapidement dans tout le Constantinois. De nombreux corps ne pouvant être enterrés, ils sont jetés dans les puits, dans les gorges de Kherrata. Des miliciens utilisent les fours à chaux pour faire disparaître des cadavres. Bientôt, les automitrailleuses font leur apparition dans les villages et tirent sur les populations, les faisant fuir dans les montagnes.

Le 19 mai, à la demande du ministre de l'intérieur Tixier, de Gaulle désigne le général de gendarmerie Paul Tubert, grand résistant, membre du Comité central provisoire de la Ligue des droits de l'homme et membre de l'Assemblée consultative provisoire, pour mener une enquête sur le terrain et stopper la répression. Pendant six jours, l'équipe de Paul Tubert fait du sur-place à Alger et intervient peu. On ne la laisse partir pour Sétif que le 25 mai, quand les émeutes ont pris fin et les milices ont été dissoutes. Le lendemain de son arrivée à Sétif, Paul Tubert est rappelé à Alger afin d'éviter que son enquête ne révèle les incidents survenus dans la ville depuis le 8 mai. Mais Tubert tient à remettre un rapport sur la base des quelques faits qui lui ont été rapportés : il est sans ambiguïté<sup>1</sup>. Le rapport n'est cependant pas diffusé et il est vite oublié... Quelques temps plus tard, Paul Tubert est nommé maire d'Alger.

Officiellement, les émeutes de Sétif firent 102 morts européens, essentiellement dans la région de Sétif, et 1.165 morts algériens. Les Algériens avancent le chiffre de 45.000 morts. Les archives civiles françaises et britanniques font état d'un nombre de victimes allant de 6.000 à 15.000. Pour les historiens, on ne connaîtra jamais le chiffre exact, sauf pour quelques localités précises : 200 morts à Oued Marsa ou 600 à Kerrata. Selon l'historienne Annie Rey-Goldzeiguer, «la seule affirmation possible, c'est que le chiffre dépasse le centuple des pertes

européennes et que reste, dans les mémoires de tous, le souvenir d'un massacre qui a marqué cette génération»<sup>2</sup>. Un chiffre que les autorités françaises ne reconnaîtront jamais officiellement.



Collégien à l'époque, l'écrivain algérien originaire de la région de Sétif, Kateb Yacine, assista aux événements de Sétif. Il témoigne : «la manifestation du 8 mai était pacifique. En organisant une manifestation qui se voulait pacifique, on a été pris par surprise. Les dirigeants n'avaient pas prévu de réactions. Cela s'est terminé par des dizaines de milliers de victimes. À Guelma, ma mère a perdu la mémoire [...]. On voyait des cadavres partout, dans toutes les rues. La répression était aveugle ; c'était un grand massacre.»

C'est à la suite des événements du 8 mai que Krim Belkacem, l'un des six fondateurs historiques du FLN, décide de prendre le maquis.

## LA MAIN ROUGE

### Une formidable «machine à tuer»...

Au lendemain des événements de Sétif, le général Duval, maître d'œuvre de la répression, déclare : «Je vous ai donné la paix pour dix ans ; si la France ne fait rien, tout recommencera en pire et probablement de façon irrémédiable».

L'histoire lui donne raison le 1er novembre 1954, lorsque éclate dans les Aurès et en Kabylie une série d'attentats et d'assassinats contre des colons et l'autorité française. Ces événements, connus sous le nom de «Toussaint Rouge», marquent le début de la guerre d'Algérie. Ils sont initiés par le FLN qui prône la violence et l'insurrection comme seuls modes d'action contre l'occupant français, en rupture avec les autres mouvements nationalistes UDMA et MNA. Le FLN constitue progressivement une véritable armée secrète qui s'appuie sur sa filière égyptienne pour importer armes et munitions via le Maroc ou la Tunisie. Dès 1958, elle prendra la forme d'une guérilla et sera capable de tenir tête à l'armée française.

En 1955 et début 1956, le gouvernement français fait face à une série d'attentats commis par l'ALN. Il décide alors «l'élimination physique» des membres actifs et de toute personne algérienne, française ou étrangère aidant la cause indépendantiste. Une organisation clandestine est mise en place à cette fin par les services secrets français, le SDECE (Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage). Son nom : La Main Rouge. Sous la direction de Constantin Melnik et du général Paul Grossin, elle prendra vraisemblablement ses ordres du Président du Conseil socialiste Guy Mollet puis de ses successeurs, jusqu'à Michel Debré après le retour au pouvoir du Général De Gaulle en 1958.

À l'origine, La Main Rouge est le nom d'un obscur groupuscule pro-français créé à Tunis par un groupe de colons en vue de commettre quelques attentats. Voyant là une opportunité de se disculper de tout crime commis contre les algériens, le service action du SDECE assassine en toute impunité des dirigeants politiques algériens, marocains et tunisiens un peu partout en Europe et en Afrique du Nord, mais aussi des Belges, des Allemands et des Suisses, trafiquants d'armes ou sympathisants de la cause algérienne, en se débrouillant pour faire attribuer ces crimes à La Main Rouge. C'est ainsi que se met en place une des plus grandes campagnes de désinformation de ces années de guerre.

Les méthodes utilisées sont multiples et rappellent parfois les romans d'espionnage : voitures et colis piégés, meurtres par balles, enlèvements et disparitions, corps coulés dans le béton ou jetés en pleine mer, sabotages de nombreux cargos chargés d'armes, et même assassinats par fléchettes empoisonnées... Le SDECE puise dans les réservistes du fameux 11e Choc, l'unité parachutiste d'élite de l'armée de terre française (d'où sortira le notoirement controversé capitaine Aussaresses), mais aussi parmi les truands et voyous (chez qui on trouve Jo Attia, ancien compagnon d'arme de Pierrot le Fou) pour créer une véritable unité de «barbouzes» aguerris sans foi ni loi, directement placée sous l'autorité du Président du conseil. De 1956 à 1961, ce service parallèle constitue la face cachée de la guerre que mène la France contre l'indépendance de l'Algérie.

Informé de l'existence de La Main Rouge, le FLN met à son tour en place des milices armées pour tenter de la contrer, comme par exemple l'unité du Commandant Medjoub. Une véritable chasse à l'homme s'engage entre les deux factions, le plus souvent à l'avantage des services secrets français, «aidés» dans leur action par les autorités en place.

La Main Rouge, largement infiltrée par des pro-OAS, est dissoute à la fin de la guerre, ses membres refusant de se retourner contre leurs «frères» dans la lutte gaulliste contre l'OAS.

Une partie de ses hommes rejoindront ensuite la lutte contre «l'insurrection» en Afrique noire et les «réseaux Foccard». Aujourd'hui, les rares informations concernant La Main Rouge qui n'ont pas été détruites sont classées «Secret Défense» et ne sont donc pas «consultables».

«Moi, je la trouve légitime, si c'était à refaire, je referais».  
Antoine Méléro, ancien policier français, sur Al Jazeera le 18 décembre 2009



## LE FLN À PARIS

### MNA / FLN une guerre fratricide

En 1954, on compte de 200.000 à 250.000 Algériens en métropole, en majorité des ouvriers du bâtiment, des mineurs, des ouvriers de l'industrie ou de la métallurgie. On estime par ailleurs de 8.000 à 10.000 le nombre de membres du Mouvement National Algérien (MNA, ex-MTLD) le parti de Messali Hadj, figure historique de l'indépendance algérienne.

À partir de l'installation du FLN en France en 1957, les deux organisations et leurs militants entrent rapidement en conflit. Le FLN convoite d'abord les cotisations perçues par le MNA, mais aussi l'adhésion d'une communauté jugée stratégique par les deux camps. Les combats et règlements de compte vont faire jusqu'à 4.000 victimes sur l'ensemble de la période pour finalement tourner à l'avantage du FLN.

La 7<sup>e</sup> Wilaya du FLN (La France Métropolitaine) met rapidement en place un «impôt révolutionnaire» prélevé auprès de la communauté algérienne afin de financer son effort de guerre. Un impôt que l'hégémonie des hommes du FLN et leur maillage du territoire français rendent quasi-obligatoire pour les ouvriers algériens. Rackets, trafics en tous genres, prostitution... vont aussi alimenter les fonds secrets du FLN. La pègre maghrébine, déjà bien implantée dans le quartier de la Goutte d'Or, réussit à chasser une partie des caïds corses de Pigalle pour y étendre son réseau. L'argent prélevé aux Algériens de France représente une part conséquente des besoins du FLN, le reste provenant des pays arabes ou de pays du bloc de l'Est et transitant chaque mois par des comptes en Suisse.

Dans la mise en place de sa logistique opérationnelle (logements, caches, ravitaillement, «porteurs de valises», soutien pour passer les frontières) le FLN sait aussi s'entourer de nombreux sympathisants «métropolitains» ou «Européens d'Algérie» (communistes, syndicalistes ouvriers, intellectuels, ecclésiastiques...). Bien structuré, malgré une répression féroce de la police qui décapite année après année la 7<sup>e</sup> Wilaya de France, le FLN passe peu à peu à l'offensive : fabrication de faux papiers, édition de presse révolutionnaire clandestine, sabotage d'usines, de raffineries, attaque de commissariats, mitraillage des forces de l'ordre, incendies de réservoirs d'essence... Les actions vont ensuite s'enchaîner à un rythme soutenu. Pour le seul mois de septembre 1958, on dénombre 56 sabotages et 242 attaques ponctuelles. La répression est de plus en plus visible, jusqu'aux événements d'octobre 1961 où des centaines d'Algériens sont tués dans les rues de Paris et de la banlieue parisienne par les forces de polices. Du côté du FLN, les attentats vont perdurer jusqu'à la Libération en 1962.

Cinquante ans après, en Algérie comme en France, l'histoire de l'Algérie coloniale et de cette guerre «qui ne passe pas» a du mal à se frayer un chemin entre les passions, les mémoires conflictuelles et les enjeux politiques.

«Le 8 mai 1945 (...) ce déchaînement de folie meurtrière, dans lequel les autorités françaises de l'époque ont eu une très lourde responsabilité, a fait des milliers de victimes innocentes»

Bernard Bajolet,  
ambassadeur de France, avril 2008



Est-ce un projet que vous portez depuis longtemps ?

Oui. Après INDIGÈNES, le deuxième volet HORS-LA-LOI s'est imposé de lui-même. Les soldats indigènes parlaient souvent des années qui ont suivi la Libération : les années de la décolonisation. INDIGÈNES se termine en 1945. Et une histoire commence...

Comment s'est passée l'écriture du scénario ? Est-ce une phase de la création que vous aimez ?

Avec Olivier Lorelle, mon coscénariste, on a rencontré, comme pour INDIGÈNES, des témoins de l'histoire et des événements. Mais déjà les rencontres avec les soldats nous avaient nourris pour l'écriture de HORS-LA-LOI trois ans plus tard.

Quel type de recherches avez-vous menées ?

Nous avons fait beaucoup de rencontres et de visionnages de documentaires, et consulté d'archives écrites. La mémoire vivante est passionnante. Surtout pour un film. On reste malgré tout des gens de cinéma, pas des historiens. Ce sont deux professions très différentes. Moi, je fais du cinéma, pas du documentaire. De la fiction. Par exemple, j'ai rencontré un faussaire français qui fabriquait de faux papiers pendant la Résistance, et qui a continué pendant la guerre d'Algérie. Nous avons rencontré des gens exceptionnels. J'aime beaucoup un film qui s'appelle L'ARMÉE DES OMBRES. J'ai vu les mêmes gens qui donnent leur vie pour une cause juste.

La fratrie et les affrontements entre les trois frères donnent au film une véritable dimension de tragédie.

Absolument. Une famille peut se déchirer. Chacun peut avoir un avis sur ce qu'il vit au quotidien. Il y a plusieurs moyens de combattre l'injustice. La révolte en est un. Les trois frères ont une expérience différente face aux événements. Ils sont marqués différemment. Dans mon film, ils s'affrontent sur les moyens de combattre l'injustice et de conquérir la liberté. Tout le monde ne devient pas résistant. Et ça, c'est très fort dans mon film. Chacun choisit sa vie.

Comment avez-vous élaboré les trois personnages principaux ? Vous êtes-vous inspiré de personnages réels ?

Oui, avec Olivier Lorelle, les personnages se sont construits à partir de ce qui nous restait des rencontres. Comme avec INDIGÈNES, les interviews nous ont beaucoup apporté pour créer les personnages et l'intrigue.

Avec l'intransigeance absolue d'Abdelkader, vous semblez renvoyer dos à dos le maximalisme du FLN et la brutalité sanguinaire de la police française...

La révolution est un rouleau compresseur. La répression est aussi un rouleau compresseur. Cela traite aussi de la violence politique. Une scène dans mon film est empruntée à L'ARMÉE DES OMBRES de Jean-Pierre Melville, où des résistants français doivent éliminer un autre Français. Cette scène est terrible. Je pense que dans tous les combats pour la liberté, il y a des drames humains.





Le film a le souffle et l'ampleur des grandes fresques comme IL ÉTAIT UNE FOIS EN AMÉRIQUE ou LE PARRAIN. Est-ce que ce sont des références pour vous ?

J'ai voulu que le film soit une grande fresque. J'ai construit des personnages qui gèrent la révolution comme Al Pacino gère la famille et les affaires. C'est comme ça que je voulais HORS-LA-LOI. Pour être aussi libre face à l'histoire. Mon film n'est pas un documentaire historique. Je fais du cinéma.

Les scènes de boxe évoquent plusieurs grands films situés dans le milieu de la boxe et le genre du film de gangster...

J'ai vu beaucoup de films noirs des années 1950. Des films autour de la boxe, comme ROCCO ET SES FRÈRES par exemple.



Où avez-vous tourné ?

L'essentiel du film a été tourné en studio. Je voulais des décors et que des décors. Je voulais donner au chef opérateur Christophe Beaucarne les moyens d'apporter au film un esthétisme. Sans oublier les décorateurs Yann Arlaud et Taieb Jallouli et les costumiers Edith Vesperini et Stephan Rollot. Qui ont rendu possible le film tel que je le voulais.

Est-ce que le tournage a été particulièrement difficile ?

Le plus dur que j'ai vécu. Plus de cinq mois de tournage avec un plateau toujours très lourd. Mais je l'ai voulu.

On pourrait difficilement imaginer d'autres comédiens que Jamel Debbouze, Roschdy Zem et Sami Bouajila...

Oui, le film était pour eux, écrit pour eux.

En ce qui les concerne, peut-on parler de direction d'acteurs tant votre complicité est grande ?

On se connaît très bien. Mais je dois être le guide. Sur cinq mois de tournage, je suis obligé de tenir la barre. Leur travail est très prenant sur le plateau et ils apportent beaucoup. Je suis toujours attentif à la direction que prend le film. À la progression de chaque personnage. Je suis là pour ça. Les comédiens doivent se reposer sur moi en toute confiance et la confiance existe entre nous. Elle est très forte. Mais avec ces trois acteurs, je suis rassuré chaque soir à la fin du tournage.



Comment avez-vous travaillé la lumière et les couleurs ?

Avec Christophe Beaucarne, on a parlé de cinéma. Dans HORS-LA-LOI, il y a beaucoup d'univers déjà traités au cinéma. On en a parlé, puis de l'aspect concret du travail, du découpage, des scènes, des lieux, des décors et des couleurs. Les choix photographiques sont sortis de tous ces échanges. Et j'ai eu le bonheur d'avoir un très grand directeur de la photographie. Sa lumière est magique. C'est l'écran qui en parlera mieux que moi.

Les événements que vous relatez n'avaient jamais été abordés dans un long métrage de fiction. Cela ne vous a jamais effrayé de vous coller à une telle réalité ?

Quand on fait INDIGÈNES ou HORS-LA-LOI, de quoi faut-il avoir peur ? Les Français, les Algériens, les Maghrébins et les Africains, surtout les nouvelles générations, ont besoin de connaître le passé colonial.



C'est aussi le rôle du cinéma. Mais encore une fois, le spectateur veut aller au cinéma, pas lire un livre d'histoire. Il faut lui raconter une histoire. En sortant de la salle, à lui, s'il en a le désir, d'aller consulter les livres d'histoires. La presse est là pour prendre le relais. Le film peut permettre un débat d'idées avec tous les points de vue. Ceux qui ont été au centre des événements ont leur mot à dire. Ils sont la mémoire vivante. Confronter les mémoires dans le respect de chacun. Mais les événements historiques vont encore s'écrire, il

y a encore des témoins vivants qui demandent à raconter leur histoire dans la grande Histoire.

Et si on parle de Sétif en 1945, alors que les historiens de France et d'Algérie travaillent ensemble pour écrire la mémoire commune de la France et de l'Algérie en toute liberté, en dehors des polémiques sur la guerre d'Algérie.

# ENTRETIEN AVEC JAMEL DEBBOUZE

Comment avez-vous réagi en sachant que vous alliez reformer l'équipe d'INDIGÈNES ?

J'ai été fou de joie ! Quand Rachid Bouchareb m'appelle, j'ai l'impression que c'est Raymond Domenech qui téléphone à ses joueurs pour reformer l'équipe de France : j'ai le sentiment de faire partie d'une sélection privilégiée pour défendre des projets que Rachid a dans la tête. Ce qui me plaît bien également, c'est qu'on a le sentiment de défendre les couleurs de la France puisqu'on raconte un pan de l'histoire de France à chaque fois.

Vous êtes-vous documenté sur l'époque ?

Absolument ! Comme j'ai habité à Barbès, le film a été un magnifique prétexte pour retourner dans les arrière-boutiques des bars et des épiceries : je voulais que les gens qui ont participé à cette histoire me la racontent de vive voix. J'ai ainsi rencontré d'anciens membres du FLN ou des personnes qui ont subi son intransigeance - j'ai même discuté avec quelqu'un à qui les hommes du FLN avaient coupé le nez parce qu'il n'était pas d'accord avec leurs méthodes ! Du coup, j'ai pris conscience à quel point des gens ont souffert dans leur chair et sont morts pour défendre des convictions.



Votre personnage dans HORS-LA-LOI est-il un cousin éloigné de celui d'INDIGÈNES ?

Oui, dans la mesure où, dans INDIGÈNES déjà, mon personnage était un être fragile qui ne semblait pas très intéressé par ce qui se passait autour de lui et qui voyait presque la guerre comme un jeu. De même, Saïd, dans HORS-LA-LOI, se sent moins concerné que ses frères par la guerre. Ce qui

l'intéresse avant tout, c'est d'assouvir sa passion pour reconquérir le cœur de sa mère qui le considère comme un voyou et un moins que rien : il souffre énormément d'avoir été rejeté par elle. Du coup, il se consacre totalement à la boxe qui lui permettra, pense-t-il, d'atteindre son objectif. Il ne pense pas que la révolution puisse faire de lui un homme libre car il se sent déjà libre dans sa tête.





Pensez-vous qu'il ait une revanche à prendre sur la vie ?

Il aspire en tout cas à gagner le respect qu'on accorde à ceux qui sont les mieux lotis. Saïd est un homme fier qui voudrait être logé à la même enseigne que les Français qu'il côtoie. Du coup, pour lui, la fin justifie les moyens. Mais son moteur principal, comme pour tous ceux qui sont venus en France pour avoir une vie meilleure, c'est la considération.

Il est malgré tout protecteur envers ses frères...

En tant que petit dernier, qui a sans doute été plus choyé que ses frères, il a un rapport plus fort à la famille que les autres. Il est moins froid que Messaoud (Roschdy Zem) et beaucoup moins obnubilé par l'idéologie qu'Abdelkader (Sami Bouajila). Et dès qu'il sent que ses frères sont en danger, son instinct ultime le pousse à aller vers eux, même s'il n'adhère pas à leur cause et qu'il est hostile à la guerre.

Comment avez-vous travaillé le personnage ?

Je me suis d'abord inspiré d'anciens voyous que j'ai rencontrés et qui ont bien connu l'époque où les Corses tenaient Pigalle. D'autre part, j'ai été influencé par les acteurs qui m'ont fait le plus fantasmer, comme Robert De Niro ou Joe Pesci, que j'ai adorés chez Martin Scorsese où les notions de clan et de protection sont très importantes : pour eux, comme pour Saïd, le plus important, c'est de ne pas subir les événements passivement et de respecter un certain code de l'honneur.





Est-ce que vous comprenez les raisons qui poussent Abdelkader à agir comme il le fait ?

Pas vraiment. Je n'arrive pas à comprendre que l'on puisse défendre corps et âme une idéologie : aucune idéologie ne mérite d'être défendue jusqu'à la mort. Je suis convaincu que l'on peut toujours parvenir à ses fins sans verser une goutte de sang. Dans le même temps, je suis bien conscient d'être un

bourgeois parisien et de ne pas avoir vécu tout ce qu'Abdelkader a enduré : la mort est constamment à ses trousses et il finit par se laisser embrigader quand il est en prison. Et on sent bien qu'il n'a pas d'autre alternative.



Comment Rachid Bouchareb vous a-t-il dirigé ?

Sa direction d'acteur a évolué parce qu'il nous connaît et qu'il sait donc à qui il a affaire. Il sait parfaitement jusqu'où, en tant que comédiens, on peut aller et il a même révélé chez nous des possibilités de jeu qu'on ne soupçonnait pas. À force de travailler avec les mêmes acteurs, il peut se permettre d'être de plus en plus exigeant. C'est très gratifiant pour un comédien.

# ENTRETIEN AVEC ROSCHDY ZEM

Vous faites partie intégrante de la «troupe» de Rachid Bouchareb...

Ma première collaboration avec Rachid remonte à une quinzaine d'années, et on n'a jamais cessé de travailler ensemble depuis. Et comme c'est quelqu'un de très fidèle, la question de participer à ce projet ne s'est même pas posée ! Ce que je remarque seulement, c'est qu'au fil des années, il est de plus en plus exigeant avec les comédiens. Et même s'il nous laisse pas mal de liberté dans le jeu, il fixe précisément la direction dans laquelle il veut nous emmener.

Vous êtes-vous documenté sur l'époque ?

Je me documente toujours, surtout par curiosité, même si je ne suis jamais certain que cela serve l'interprétation – ou alors de manière inconsciente. Toujours est-il que cela nourrit le personnage et cela me permet de l'étoffer.

Comment vous êtes-vous préparé au rôle ?

Quand Rachid m'en a parlé au début, il m'a demandé de regarder QUAND LA VILLE DORT (THE ASPHALT JUNGLE) de John Huston et de penser au personnage interprété par Sterling Hayden. En voyant le film, j'ai compris vers quelle direction il voulait que je me dirige : pour résumer, c'est un mélange de force et de retenue. Bien que je sois l'aîné, je ne voulais pas incarner l'autorité naturelle du «grand frère».



Comment Messaoud se situe-t-il dans la fratrie ?

C'est un homme qui a du mal à trouver sa place : quand il retrouve ses frères après la guerre d'Indochine, il a perdu l'autorité naturelle qu'il aurait dû avoir en tant qu'aîné, et il accepte cette situation. Il joue plutôt un rôle de père – autrement dit, celui qui ne prend pas vraiment position et qui joue les médiateurs.

Aviez-vous d'emblée une vision claire du personnage ?

Je n'avais pas envie d'être l'homme fort de la situation sur lequel on se repose. Je voulais être celui qui subit, plutôt que celui qui provoque. Messaoud est un type profondément blessé et marqué par ce qu'il a enduré en Indochine. D'où l'idée d'en faire un borgne pour marquer ce traumatisme.





Pensez-vous qu'il soit politisé ou qu'il s'engage dans le FLN par amour pour son frère ?

C'est une cause qui lui paraît plus noble. Après avoir participé à la guerre d'Indochine, son engagement lui semble forcément naturel : il a vu des hommes se battre pour conserver leurs terres et quand il parle des Viet Minh, ce n'est pas sans une certaine admiration.



Il tue, mais il a de vrais cas de conscience . . .

Il tue pour empêcher ses frères de le faire à sa place, et surtout pour ne pas laisser Abdelkader endosser la culpabilité du criminel. Il est dans une forme de sacrifice pour protéger ses plus jeunes frères. D'ailleurs, quand il assassine sa victime, il souffre atrocement : il faut le voir vomir après avoir étranglé le type dans le bar. Pour moi, c'était d'une importance capitale car je ne voulais pas qu'on ait de lui l'image d'un tueur froid.

Quel travail avez-vous effectué sur la langue ?

Il nous paraissait évident d'avoir la présence d'un coach et de parler la même langue : l'algérien. Ensuite, la question s'est posée de savoir si on devait parler français avec un léger accent. Abdelkader est un homme cultivé qui est allé à l'école et Messaoud côtoie des Français depuis longtemps puisqu'il s'est engagé dans l'armée à l'adolescence. À partir de là, on a essayé de ne pas tomber dans les clichés du maghrébin immigré qui parle un français approximatif. Il ne fallait surtout pas décrédibiliser nos personnages par la langue.

Quels ont été vos rapports avec les deux autres comédiens ?

J'étais pris en sandwich entre un surdoué et un perfectionniste. Nos rapports passent par de longues discussions, sur nos interprétations respectives, nos motivations, et nous n'hésitons pas à nous critiquer les uns les autres. Cela correspond à la suite d'un travail entamé sur INDIGÈNES.

# ENTRETIEN AVEC SAMI BOUAJILA

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le projet de HORS-LA-LOI ?

Avant même de lire le scénario, l'idée de poursuivre l'aventure avec Rachid Bouchareb me plaisait. D'ailleurs, à l'époque d'INDIGÈNES, il nous laissait déjà entendre que nous pourrions peut-être nous retrouver pour un deuxième film.

Ensuite, à la lecture, j'ai eu le sentiment que Rachid avait encore progressé par rapport à INDIGÈNES et qu'il avait réussi une formidable fresque, avec des éléments de polar et de cinéma d'aventures. Dès le scénario, il y avait du souffle et une magnifique ampleur romanesque.

Vous êtes-vous documenté sur l'époque et sur la naissance du FLN ?

Je m'étais déjà renseigné sur cette période pour d'autres films et, plus particulièrement, sur les «porteurs de valise» et les indépendantistes algériens qui subissaient un délit de faciès en France. Du coup, j'ai préféré me concentrer sur la dimension humaine de mon personnage. Je me suis posé la question de savoir comment un être peut, par conviction et par orgueil, se laisser piéger par son propre charisme et entraîner dans son élan d'autres que lui : lorsque tout lui échappe, il se retrouve face à lui-même et prend conscience qu'il n'est qu'un homme.



Votre personnage est un intransigeant qui va jusqu'au bout de son combat et en oublie son humanité...

Je savais dès le départ qu'il s'agissait d'un militant, mais je crois que j'ai redécouvert le personnage en l'interprétant. J'ai alors compris qu'aucun grand leader politique – que ce soit Gandhi, Nelson Mandela ou le Che – ne pouvait être dans la demi-mesure. C'étaient forcément des radicaux

excessifs et maximalistes. Du coup, ce n'est pas étonnant qu'Abdelkader en perde parfois son humanité. Tout comme les membres du Viet-Minh, les hommes du FLN étaient des machines de guerre formées par la Stasi : il arrive un moment où la machine prend le dessus sur la part d'humanité d'Abdelkader. Il explique d'ailleurs que la révolution n'est pas une question individuelle, mais une question de masse et qu'on ne peut plus l'arrêter une fois qu'elle est lancée.

Malgré tout, il a du mal à tuer.

C'est une idée de Rachid. Alors que je m'apprêtais à prendre la corde et à étrangler ma victime, il m'a stoppé net en me disant que j'étais cette «machine» qui galvanisait les autres, mais qui ne passait pas directement à l'acte. Mon personnage est d'abord un intellectuel qui manie les concepts, plus que les armes.

La complicité entre vos partenaires et vous est palpable.

La complicité entre nous existait déjà. Du coup, lorsque Rachid nous a proposé ce projet plus ambitieux encore qu'INDIGÈNES, on s'est immédiatement mis au travail et on a vite repéré les écueils : comment ne pas tomber dans un film ouvertement militant et perdre la dimension du cinéma d'aventures qui nous plaisait ?

Le tournage a-t-il été difficile ?

Certaines nuits ont été très longues : quand on se retrouve à 3h du matin à tourner la même scène depuis huit jours, au milieu des fusillades, on éprouve une certaine fatigue. Surtout que le tournage a duré cinq mois. Mais je ne peux pas dire que cela ait été une expérience difficile. Au contraire, c'est le genre d'aventure que je serais prêt à retenter dès demain !



Comment pourriez-vous définir les rapports entre Rachid Bouchareb et vous ?

Rachid a un vécu et un savoir que nous n'avons pas : du point de vue de l'âge, il se situe à mi-chemin entre nous et nos parents. Du coup, il pouvait être exigeant avec nous, même si cela nous demandait parfois des efforts. Il n'avait pas besoin de s'exprimer longuement : on le comprenait à demi-mot.



# FILMOGRAPHIE DE RACHID BOUCHARREB

2010  
2009

**HORS-LA-LOI**  
**LONDON RIVER**

Prix du Meilleur Acteur, Sotigui Kouyaté  
et Mention Spéciale du Jury Œcuménique,  
Festival de Berlin 2009

2005

**INDIGÈNES**

Prix d'Interprétation Masculine,  
Festival de Cannes 2006

Nominations à l'Oscar du Meilleur Film Étranger

2001  
1994

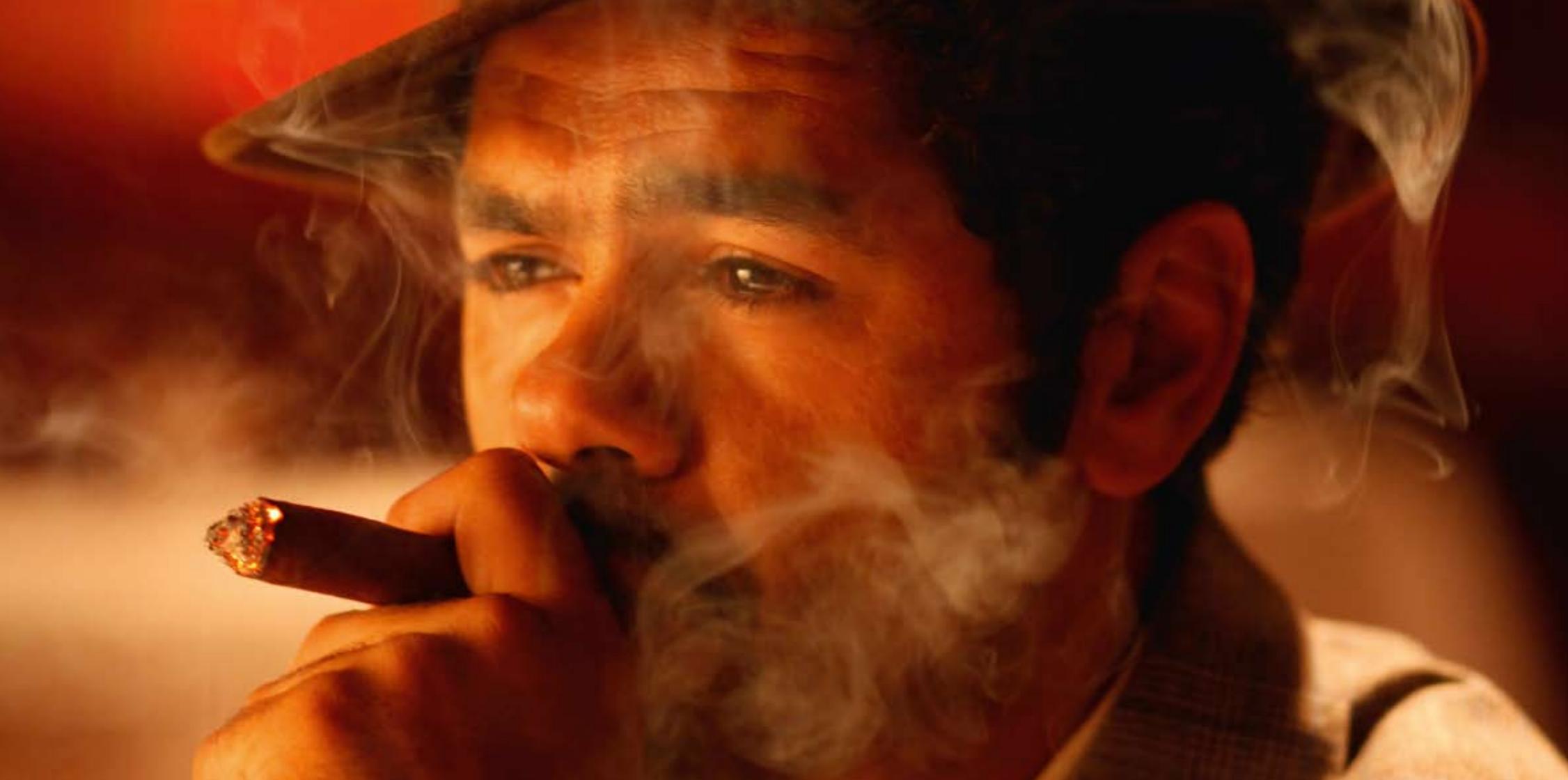
**LITTLE SENEGAL**  
**POUSSIÈRES DE VIE**

Nominations à l'Oscar du Meilleur Film Étranger

1991  
1985

**CHEB**  
**BATON ROUGE**





2010

**HORS-LA-LOI**

de Rachid Bouchareb

2008

**PARLEZ-MOI DE LA PLUIE**

de Agnès Jaoui

2006

**INDIGÈNES** de Rachid Bouchareb

Prix d'Interprétation Masculine,

Festival de Cannes 2006

2005

**ANGEL A** de Luc Besson

2004

**SHE HATE ME** de Spike Lee

2000

**ASTÉRIX ET OBÉLIX, MISSION CLÉOPÂTRE**

de Alain Chabat

**LE FABULEUX DESTIN D'AMÉLIE POULAIN**

de Jean-Pierre Jeunet

**DINOSAUR** de Eric Leighton

(dessin animé – voix de Zini)

Voix du personnage de Zini

1998

**LE CIEL, LES OISEAUX ET... TA MÈRE !**

de Djamel Bensalah

**ZONZON** de Laurent Bouhnik

FILMOGRAPHIE DE  
JAMEL DEBBOUZE

# FILMOGRAPHIE DE ROSCHDY ZEM

## RÉALISATEUR CINÉMA

2006 **MAUVAISE FOI**

## ARTISTE INTERPRÈTE CINÉMA

2010 **HORS-LA-LOI** de Rachid Bouchareb  
**À BOUT PORTANT** de Fred Cavayé  
2009 **TÊTE DE TURC** de Pascal Elbé  
**HAPPY FEW** de Antony Cordier  
2008 **LONDON RIVER** de Rachid Bouchareb  
**COMMIS D'OFFICE** de Hannelore Cayre  
**LA TRÈS TRÈS GRANDE ENTREPRISE**  
de Pierre Jolivet  
2007 **GO FAST** de Olivier Van Hoofstadt  
**LA FILLE DE MONACO** de Anne Fontaine  
2006 **DÉTROMPEZ-VOUS** de Bruno Dega, Jeanne Le Guillou  
**MAUVAISE FOI** de Roschdy Zem  
**LA CALIFORNIE** de Jacques Fieschi  
**INDIGÈNES** de Rachid Bouchareb  
Prix d'Interprétation Masculine, Festival de Cannes  
2004 **CAMPING À LA FERME** de Jean-Pierre Sinapi  
**36, QUAI DES ORFÈVRES** de Olivier Marchal  
**VA, VIS ET DEVIENS** de Radu Mihaileanu  
**LE PETIT LIEUTENANT** de Xavier Beauvois  
2003 **ORDO** de Laurence Ferreira-Barbosa  
**TENJA** de Hassan Legzouli  
2002 **FILLES UNIQUES** de Pierre Jolivet  
**CHOUCHOU** de Merzak Allouache  
**MONSIEUR N.** de Antoine de Caunes  
2001 **BLANCHE** de Bernie Bonvoisin  
**LE RAID** de Djamel Bensala  
**MA FEMME EST UNE ACTRICE** de Yvan Attal

2000 **BETTY FISHER ET AUTRES HISTOIRES**  
de Claude Miller  
**SANSARA** de Siegfried  
**CHANGE MOI MA VIE** de Liria Bejeja  
**LITTLE SENEGAL** de Rachid Bouchareb  
1999 **L'ORIGINE DU MONDE** de Jérôme Enrico  
**SAUVE-MOI** de Christian Vincent  
**LA PARENTHÈSE ENCHANTÉE** de Michel Spinoza  
**MA PETITE ENTREPRISE** de Pierre Jolivet  
1998 **STAND BY** de Roch Stephanik  
**VIVRE AU PARADIS** de Bourlem Guerdjou  
1997 **ALICE ET MARTIN** de André Téchiné  
**CEUX QUI M'AIMENT PRENDRONT LE TRAIN**  
de Patrice Chéreau  
**VIVE LA RÉPUBLIQUE** de Eric Rochant  
**À VENDRE** de Laetitia Masson  
**LOUISE (TAKE 2)** de Siegfried  
1996 **DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA MER**  
de Dominique Cabrera  
**LA DIVINE POURSUITE** de Michel Deville  
**FRED** de Pierre Jolivet  
**LE PLUS BEAU MÉTIER DU MONDE**  
de Gérard Lauzier  
1995 **CLUBBED TO DEATH** de Yolande Zaubermann  
**LE CŒUR FANTÔME** de Philippe Garrel  
**EN AVOIR OU PAS** de Laetitia Masson  
**MÉMOIRES D'UN JEUNE CON** de Patrick Aurignac  
1994 **N'OUBLIE PAS QUE TU VAS MOURIR**  
de Xavier Beauvois  
1991 **J'EMBRASSE PAS** de André Téchiné





- 2010 **HORS-LA-LOI** de Rachid Bouchareb
- 2009 **LA SAINTE VICTOIRE** de François Favrat  
**LE SIFFLEUR** de Philippe Lefebvre
- 2008 **LONDON RIVER** de Rachid Bouchareb
- 2007 **LE DERNIER GANG** de Ariel Zeitoun  
**24 MESURES** de Jalil Lespert
- 2006 **INDIGÈNES** de Rachid Bouchareb  
Prix d'Interprétation Masculine, Festival de Cannes 2006  
**LES TÉMOINS** de André Téchiné  
César du Meilleur Second Rôle Masculin
- 2004 **ZAÏNA, CAVALIÈRE DE L'ATLAS** de Bourlem Guerdjou
- 2003 **AVANT L'OUBLI** de Augustin Burger
- 2002 **LÉO EN JOUANT DANS «LA COMPAGNIE DES HOMMES»**  
de Arnaud Desplechin  
**PAS SI GRAVE** de Bernard Rapp
- 2001 **NID DE GUÉPES** de Florent Emilio Siri  
**EMBRASSEZ QUI VOUS VOUDREZ** de Michel Blanc  
**VIVRE ME TUE** de Jean-Pierre Sinapi
- 2000 **LA FAUTE À VOLTAIRE** de Abdel Kechiche  
**CHANGE MOI MA VIE** de Liria Begeja  
**LA RÉPÉTITION** de Catherine Corsini

- 1999 **INSÉPARABLES** de Michel Couvelard  
**DRÔLE DE FÉLIX**  
de Olivier Ducastel et Jacques Martineau  
**FAITES COMME SI JE N'ÉTAIS PAS LÀ**  
de Olivier Jahan
- 1998 **COUVRE FEU** de Edward Zwick  
**NOS VIES HEUREUSES** de Jacques Maillot
- 1996 **LE DÉMÉNAGEMENT** de Olivier Doran  
**ARTEMISIA** de Agnès Merlet
- 1995 **ANNA OZ** de Éric Rochant
- 1994 **BYE BYE** de Karim Dridi
- 1993 **LES SILENCES DU PALAIS**  
de Moufida Tlatli
- 1992 **LES HISTOIRES D'AMOUR FINISSENT MAL EN GÉNÉRAL**  
de Anne Fontaine  
**L'HEURE DU COCHON** de Leslie Megahey
- 1991 **LA THUNE** de Philippe Galland

# FILMOGRAPHIE DE SAMI BOUAJILA

# LISTE ARTISTIQUE

JAMEL DEBBOUZE  
ROSCHDY ZEM  
SAMI BOUJILA  
BERNARD BLANCAN  
CHAFIA BOUDRAA  
SABRINA SEYVECOU  
ASSAD BOUAB  
THIBAUT DE MONTALEMBERT  
SAMIR GUESMI  
JEAN PIERRE LORIT  
AHMED BENAÏSSA  
LARBI ZEKAL  
LOUIZA NEHAR  
MOURAD KHEN  
MOHAMED DJOUHRI  
MUSTAPHA BENDOU

SAÏD  
MESSAOUD  
ABDELKADER  
COLONEL FAIVRE

PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ  
PRODUCTEUR ASSOCIÉ ET EXÉCUTIF  
SCÉNARIO ET DIALOGUES

CHEF MONTEUR  
MUSIQUE ORIGINALE  
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE  
CRÉATEUR DE DÉCORS  
CHEF DÉCORATEUR  
CRÉATEURS DE COSTUMES  
CHEF MAQUILLEUSE  
CHEF COIFFEUR  
SON

PHOTOGRAPHE DE PLATEAU  
EFFETS SPÉCIAUX  
EFFETS VISUELS  
CASTING  
PREMIER ASSISTANT RÉALISATEUR  
SCRIPTE  
RESPONSABLE PRODUCTION TUNISIE  
DIRECTEUR DE POST PRODUCTION  
SUPERVISION MUSICALE

JEAN BRÉHAT  
MURIEL MERLIN  
OLIVIER LORELLE  
RACHID BOUCHAREB  
YANNICK KERGOAT  
ARMAND AMAR  
CHRISTOPHE BEAUCARNE, AFC  
YAN ARLAUD  
TAÏEB JALLOULI  
EDITH VESPIRINI - STEPHAN ROLLOT  
KAATJE VANDAMME  
PAUL DE FISSE  
MARC ENGELS  
OLIVIER WALCZAK - FRANCK RUBIO  
THOMAS GAUDER  
ROGER ARPAJOU  
LES VERSAILLAIS  
MIKROS IMAGES BELGIQUE  
JUSTINE LEOCADIE  
MATHIEU SCHIFFMAN  
ELODIE VAN BEUREN  
HAMID ELL EUCH  
CEDRIC ETTOUATI  
ELISE LUGUERN

# LISTE TECHNIQUE

